



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

DENTELLES. — Nous ne voulons point parler ici des dentelles de *laine*, qui, cependant, ont le mérite de la nouveauté, et ont cet avantage d'être très-solides pour les pardessus du matin; de plus, c'est de la fantaisie, et la *fantaisie* a toujours son mérite.

Nous nous occupons de la véritable dentelle, de celle qui est toujours de mode, qui a toujours son prix, qui, dans une garde-robe, occupe le même rang que les cachemires et les fourrures; aussi, toute femme qui se met bien, a les parures en dentelle noire, et celles en dentelle blanche; cet hiver, plus que jamais, on usera de cet ornement si riche et si élégant. Nous devons faire remarquer qu'il y a une nuance sensible entre les noires et les blanches. Les premières sont pour les robes de ville,

les autres pour les robes de soirées. Sur les robes de velours foncé, les pardessus pour visites, les satins et reps, les étoffes Pompadour, aux corsages montants, on emploie la dentelle noire, soit en volants, soit en échelle. Sur les chapeaux, beaucoup de dentelle noire; aussi les plus jolies ont une grande barbe ou une petite. On en garnit aussi les *coins du feu*, et toutes les garnitures sont disposées avec une grande prodigalité; mais la dentelle noire, alors, rachète certaine vulgarité due à l'imitation par une grande beauté de réseau et de dessins, tels qu'on les voit chez Violard¹, beauté qui nous a particulièrement frappés dans les grands voiles et les voilettes aux coins arrondis.

Le soir, ces magnifiques créations se re-

¹ Rue Choiseul, 2 bis.

trouvent encore sur les robes, les cazawecks et les chapeaux de spectacle ; mais alors, c'est en blanc ; volants splendides, berthes, écharpes, coiffures charmantes et robes tout en dentelle.

La fabrication de Violard, qui semble prendre un nouvel élan cette saison, témoigne de la vogue que la dentelle est appelée à conserver.

Nous ne disons rien des malines et des valenciennes, qui restent toujours l'accompagnement obligé de la belle lingerie, et que M^{me} Payan emploie plus que jamais, même avec les nouveaux fichus de cette année, disposés aux corsages ouverts.

Nous citerons aussi le point à l'aiguille ; nous en avons vu chez Violard une garniture admirable posée sur un cazaweck en velours épinglé rose, dont la légèreté et le dessin étaient d'un effet ravissant.

FOURRURE. — Ce qui nous console de l'approche du froid, c'est de voir les apprêts de fourrures qui doivent nous en garantir, et qui tiennent la première place dans les toilettes d'hiver. La martre-zibeline sera toujours une grande magnificence, et l'hermine d'une élégance parfaite. Vient ensuite le bison, plus modeste, mais qui cependant sera bien porté dans sa nuance la plus foncée. La fourrure a cet avantage qu'elle est parée et négligée selon qu'on l'emploie. On en garnit les pardessus d'une forme toute moderne due à Serteaux¹. Une robe de satin émeraude ou bluet, garnie de zibeline en tablier et autour de la jupe, est de bon goût. Une pelisse doublée entièrement de fourrure est meuble de première nécessité pour les grands froids. Les manches de robes du matin seront terminées par de très-hauts poignets de fourrure pour répondre à l'ornement du corsage, en fourrure également. Les manchons ont subi une petite modification dans leur ampleur. On portera beaucoup de fichus-pèlerines, qui garantissent la poitrine et le dos. Cette mode, toute d'hygiène, deviendra certainement générale ; la maison de Serteaux a prévu toutes les nécessités de l'hiver, et pour la toilette et pour les appartements et les voitures ; on trouve dans ses magasins tout ce qu'il est possible de désirer, et

¹ Rue Saint-Honoré, 323.

même de ne pas avoir prévu, en fourrures façonnées de toutes sortes.

Les robes de chambre ont une grâce et une recherche que nous devons signaler. Nous n'oserions nommer la belle paresseuse qui les a mises à la mode, mais nous devons l'en remercier pour la grâce qu'elles ajoutent à tout ce qu'il y a déjà de gracieux dans le *chez soi*. Nous en avons déjà cité quelques-unes de bon goût ; nous ajouterons que, pour l'hiver, il y a des négligés comme ceux de l'été, c'est-à-dire, une jupe, avec le pardessus pareil. Nous en avons vu en satin oreille-d'ours, la jupe garnie avec trois ruches en dentelle noire plissées à plat, et répétées autour du pardessus à revers, ainsi que les manches. — Un autre en reps gris de fer ; jupe très-ample et unie ; le pardessus fermé jusqu'en haut, avec des glands en passementerie et le fichu quakeresse.

Il y a une grande diversité dans les petits bonnets qui complètent les négligés ; ils ne se ressemblent que par un point, c'est l'emploi de magnifiques dentelles et de broderies d'un travail remarquable ; ensuite le goût exquis de M^{me} Payan¹ les façonne et les chiffonne de manière à en faire de véritables coiffures qui donnent du piquant et du charme à la moins jolie. On y pose des rubans de gaze, le ruban de taffetas blanc ou de satin de couleur est pour les bonnets du premier lever.

DES RUBANS.

Les rubans tiennent une grande place dans les élégances de cette année ; c'est que rien ne prête plus à la coquetterie, au piquant d'une toilette, qu'un bout de ruban posé avec art. Cet art, nos aïeules le connaissaient bien, à voir les bergers et bergères de Watteau, dont les chapeaux et les houlettes sont entourés de nœuds flottants (sans parler de leurs moutons), jusqu'à l'austère grande dame, dont l'austérité est un peu égayée par un *parfait contentement*. On appelait ainsi un large nœud qui se plaçait seul au milieu du corsage et dont voici l'origine :

¹ Rue Vivienne, 15.

Loïse, fille d'un redoutable baron de la Rochepot, avait épousé un certain comte de Montlice, dont la sévérité et le despotisme étaient de grand effroi pour sa femme. Jamais une parole tendre, jamais un regard amoureux, et cependant le comte était jeune, beau, valeureux, ardent, et Loïse l'aimait de toutes les forces de son âme; mais, tremblante devant son époux, ses yeux et ses lèvres n'osaient exprimer la secrète pensée de son cœur. Deux longues années s'écoulèrent dans cette réserve de sa part; et de celle du comte, une tristesse jalouse et continue.

Un jour, cependant, Loïse aperçut un sourire au front de son seigneur et maître, et ce sourire s'adressait à elle! puis, lui prenant la main: « Comtesse, lui dit-il, » madame ma mère m'a fait don d'un nœud » pour orner mon épée; mais il me semble » qu'il serait mieux à votre corsage, et si » vous permettez, je l'attacherai moi-même. »

A une proposition si imprévue, si nouvelle d'un mari devant qui Loïse était accoutumée à plier comme une esclave, tout ce qu'il y avait de tendresse comprimée en son âme éclata avec un élan de reconnaissance; le comte, dans cette minute, eut la conviction d'un amour dont il avait douté jusqu'alors; le bonheur succéda bientôt, pour les deux époux, au chagrin et à la défiance qui les avaient attristés; le nœud symbolique, en cette circonstance, cause de réconciliation, fut appelé *parfait contentement*.

Nous livrons cette petite anecdote à la méditation des femmes, car, toute puérile qu'elle paraisse, elle n'en contient pas moins un grand enseignement: c'est qu'il suffit parfois d'un bout de ruban, dont la nuance et la pose sont heureuses, pour rompre la glace de l'indifférence ou encourager un aveu; la bonne grâce d'un mari tient souvent à la peine que se donne une femme pour lui plaire; et à ce compte de rubans, nous devons rencontrer bien des bons ménages, car jamais on n'en a tant usé. Il faut dire qu'ils sont charmants cette année: rubans de satin brochés et à crête de coq; rubans de gaze veloutés et découpés, d'un effet vaporeux pour la coiffure. On en fait des garnitures de robes délicieuses; on

en orne les mantelets, comme *tête* de dentelle; on les pose en échelle sur les corsages et sur les manches. Si nous ne craignons d'offusquer nos lectrices par une locution de mauvais goût, nous dirions qu'on les emploie à *toutes sauces*; c'est qu'il y a de grandes ressources dans cet emploi de ruban; en satin, ce sont des nœuds, dont les pans ondulent et parent une robe en gaze; ce sont des choux flottants, où ils se marient bien avec les fleurs en taffetas et en velours; ils ferment les petits cols du matin avec une boucle ou une broche Pompadour entourée de marcassite.

Les rubans tiennent aussi une place dans l'ameublement; on les dispose en ruches autour des petits rideaux de tulle brodé, et au-dessus des volants de dentelle des couvre-pieds.

Les robes de bal en seront ornées avec profusion, et déjà on en voit beaucoup sur les robes de ville.

Une coiffure charmante est une barbe en angleterre jetée sur une guirlande de fleurs composées de rubans de gaze de trois couleurs, violet et orange pour imiter les pensées, et vert pour le feuillage.

Puissent toutes les charmantes choses qui vont se perfectionner encore pour l'hiver, ces garnitures, ces coiffures, ces fioritures de chapeaux, de bonnets, de pardessus, contenir toujours, d'une manière invisible, le *parfait contentement*!

L'ESCALIER DE CRISTAL.

L'autre jour, après une matinée très-fatigante employée à conduire des étrangers visiter les curiosités qui ornent encore notre ville, je me prélassais doucement au coin du feu, goûtant avec un charme inouï les plaisirs du *dolce farniente*. Les pieds appuyés sur les chenets, je contemplais avec un charme extrême les myriades d'étincelles qui s'envolaient en pétillant, quand peu à peu ces petits jeux follets prirent des formes étrangères et fantastiques, puis je me trouvai tout à coup dans un palais enchanté, dont ceux des *Mille et une nuits* ne peuvent donner qu'une idée bien faible.

C'était sans doute la demeure d'une fée de premier ordre, et on y devait donner une fête; car les génies me semblaient fort

affaires à dresser un magnifique festin. La table ruisselait non d'argenterie et de vermeil, mais de cristaux et de porcelaines tellement admirables que les yeux pouvaient à peine en soutenir l'éclat. Les aiguïères, les coupes, les flacons, les verres d'une forme charmante et d'une transparence merveilleuse semblaient soufflés d'air prêt à s'évaporer si un mortel osait y porter la main; et pourtant des incrustations en verre, en émail, formaient des dessins, et des arabesques, des chiffres, des couronnes sur ce souffle enchanté. Les porcelaines ne le cédaient en rien aux cristaux : c'étaient de magnifiques corbeilles ornées de pierreries, des vases d'une forme noble et antique, couverts de peintures les plus charmantes; des guirlandes de fleurs, des petits nids d'oiseaux se montraient à l'envi sur les assiettes et sur tout le service.

Je m'approchai avec empressement pour admirer toutes ces merveilles, quand un violent coup de tonnerre fit engloûtir le palais sous mes yeux. — Ce coup de tonnerre n'était autre que l'éclat de rire d'une de mes amies qui me réveillait en sursaut, et mon palais n'existait qu'en rêve.

— Oh! la méchante! fis-je en me frottant les yeux, qui vient de détruire les plus merveilleuses choses du monde! Et je lui contai ma vision charmante.

— Ce n'est point un songe que vous avez fait là, me dit-elle aussitôt, c'est un souvenir, et voilà tout.

— Un souvenir! m'écriai-je; mais, ma très-chère, c'est vous qui rêvez maintenant.

— Du tout, et je vais vous le prouver, fit-elle d'un air fort assuré. N'avez-vous pas visité aujourd'hui les merveilles de Paris?

— Je fis un signe affirmatif.

— Vous n'aurez pas certainement oublié de conduire tout d'abord vos étrangers devant le magnifique magasin de porcelaine et de cristaux du Palais-National, appelé l'*Escalier de Cristal*, eh bien, votre rêve ne se compose que de ce que vous admirez là. Convenez-en?

— Je souris sans répondre.

— Allons, vous voilà convaincu, me dit-elle d'un petit air triomphant, et vous vous tiendrez maintenant pour averti que, dans la vie, *songes ne sont pas toujours mensonges*.

B.

LE MOUCHOIR DE M^{lle} DE SENS.

M^{lle} de Sens venait de mourir.

Il était d'usage d'exposer sur un lit de parade les princes du sang, et de permettre au public de contempler dans le calme de la mort ces personnages augustes, un peu moins faciles d'accès de leur vivant.

La princesse avait été étendue sur un lit en forme de dais, autour duquel brûlait une multitude de cierges qui répandaient, dans la vaste pièce où la foule était admise, une lueur blafarde et sépulcrale. Au reste, on avait tout fait pour ôter à ce dernier sommeil ce qu'il a de sinistre et d'effreux : on avait revêtu son cadavre, — qu'il eût été mieux, sans doute, de laisser en paix dans les plis de son linceul, — de ses habits de cour; la pourpre, l'or, les riches dentelles se disputaient la place et sur elle et sur le lit de parade où on l'avait couchée.

Elle avait été coiffée avec le même soin que si elle eût présidé elle-même à cette grande affaire des femmes. Ses joues pâles étaient couvertes de rouge, ce qui rendait son visage presque souriant; ses doigts étaient emprisonnés dans des gants parfumés qui en faisaient ressortir les formes toutes mignonnes, car elle avait la main très-petite et jolie. Assise plus qu'étendue sur son lit, la tête appuyée sur des oreillers de malines, elle avait l'air de sommeiller doucement et si légèrement, qu'on eût eu peur de la réveiller par le moindre bruit : l'illusion eût été complète sans ces cierges, ces prêtres, cet attirail lugubre, le cortège accoutumé et inévitable de la mort.

Le soir du second jour, vers les huit heures, la foule était plus grande, plus compacte qu'elle ne l'avait été encore; c'était le lendemain que les funérailles devaient avoir lieu, et les retardataires, — de peur de manquer ce spectacle, — se pressaient en foule aux abords de l'entrée qui communiquait aux appartements de la princesse.

M. D*** et le chevalier de *** s'étaient mêlés à ce peuple de curieux, et cherchaient à se faire un chemin jusqu'au lit de la morte, ce qui n'était pas des plus faciles. Au reste, de loin comme de près, les yeux ne quittaient point ce visage glacé.

M. D***, qui, sans avoir jamais été de sa



Barreau.

2474.

Modès de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau blanc bordé de marabouts et avec marabouts. Mantelot de velours et Robe de satin ornés de haute dentelle avec de petites dentelles de laine en haut du volant. Chapeau capote de satin rose orné de plumes rose. Mantelot en reps orné de passementerie et de dentelle de laine. Robe en damas. Mouchoirs avec dentelle.

Messrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



société particulière, l'avait souvent approchée à la cour, la contemplait avec cette irrésistible mélancolie qu'inspire l'aspect de la mort, quelque indifférente que nous ait été sa victime tant qu'elle vécut; tout à coup, il tressaille, il fait un soubresaut et se frotte vivement les yeux, en homme qui se réveille et qui veut chasser les dernières vapeurs d'un sommeil tenace. Est ce une illusion? Dort-il, ou est-il fou?

Ce qu'il aperçoit, en effet, est de nature à le faire douter de la perception bien lucide de ses organes visuels.

Mais encore qu'a-t-il vu?

M^{lle} de Sens, sortant subitement de son immobilité, venait de lever avec lenteur le bras et de passer la main sur son visage!

Vous comprenez que ce n'est pas en plein dix-huitième siècle qu'un grand seigneur, contemporain de Voltaire et du baron d'Holbach, se fût décidé, sans combat, à admettre la possibilité d'un miracle.

Nous n'ignorons pas que ce fut pourtant au sein de cette société sceptique que naquit une nouvelle secte de fanatiques : ces Convulsionnaires qui se crucifiaient, se meurtrissaient la poitrine à coups de bûche, à la plus grande gloire de Dieu. Mais ce petit noyau de fous ne se recruta guère que dans la basse classe, quoiqu'il s'y fût glissé jusqu'à des conseillers du parlement. Les prodiges opérés sur le tombeau du diacre Pâris avaient, en somme, moins étonné qu'ils n'avaient prêté à rire; et M. D***, pour ce qui le concernait, comme tous les gens du bel air, ne croyait ni à Dieu ni au diable. Que voulez-vous? c'était la mode alors.

Mais, cette fois, à moins qu'il ne fût en proie à une hallucination des plus étranges, que penser du singulier phénomène dont il venait d'être le témoin?

Au fait, ce pouvait tout aussi bien être un simple jeu de lumière qu'un jeu de son imagination, trop calme à son entrée pour rendre très-probable une semblable aberration. Le plus sage, à lui, était encore d'accueillir cette dernière hypothèse, la seule des deux qui ne fût pas extravagante, en définitive.

Mais, malgré tout, il forma le projet d'observer attentivement ce cadavre retombé dans sa première immobilité. Si mademoi-

selle de Sens avait très-réellement porté la main à son visage, elle aurait bien la complaisance de récidiver, pour ne donner aux incrédules aucun prétexte de nier un prodige de cette nature; donc toute sa vie se concentra dans son regard. Ce n'était pas tout à fait une plaisanterie. Quoique peu facile à émouvoir, cela l'avait sérieusement impressionné, et il était bien décidé à ne pas vider la place sans savoir à quoi s'en tenir sur ce singulier incident.

Quelques minutes s'écoulèrent de la sorte dans une attente passablement anxieuse.

Ses yeux, braqués sur le lit de la princesse, la dévoraient; mais celle-ci dormait son sommeil, — comme dit Bossuet, — le plus profond, et ne paraissait pas fort pressée de donner à M. D*** une seconde représentation du même prodige.

En de pareils cas les minutes sont des siècles, la fièvre de l'attente prête aux moindres fractions du temps une lenteur désespérante. Notre observateur, épuisé par l'émoi intérieur auquel il était en proie, finit par se lasser. Il était un fou de compter sur la répétition d'un miracle qui n'avait eu d'existence que dans sa cervelle détraquée. Mademoiselle de Sens était bien morte et, partant, elle ne pouvait avoir porté la main à sa figure.

Au moment même où il s'adressait cet argument des plus sensés et des plus logiques, la princesse agita le bras, qu'elle leva jusqu'à la hauteur de son visage.

Elle avait à la main un mouchoir de dentelle dont elle fit le geste de s'essuyer; puis, cela fait, le bras s'abaissa, et la morte retomba dans une immobilité que ses traits, au reste, n'avaient pas perdue un seul instant.

Pour le coup, M. D*** était sûr qu'il ne dormait pas et qu'il avait bien vu.

D'ailleurs, il n'était pas le seul spectateur que cette circonstance inexplicable eût frappé.

Une jeune femme, qui se trouvait auprès de lui, s'écria d'une voix glacée par la terreur :

— Bon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

M. D*** se retourna alors du côté du chevalier :

— Avez-vous vu? lui dit-il avec un certain battement de cœur.

— Oui, répondit le chevalier, qui n'était pas moins ébouriffé de cet étrange phénomène; cela est singulier... Tenez, cela recommence!

Effectivement, la princesse, — pour la troisième fois, depuis qu'ils étaient là, — portait son mouchoir à son visage.

Ce que M. D***, le chevalier et la jeune femme qui venait de pousser l'exclamation que nous avons entendue, avaient vu, toute l'assistance l'avait aperçu également. Un frisson d'épouvante parcourut en moins de rien cette foule peu préparée à une alerte de cette espèce. Plusieurs femmes poussèrent des cris d'effroi et s'élançèrent vers la porte de sortie.

Ce fut, — une fois l'élan donné, — à qui détalerait le plus vite : une vraie déroute pour tout dire. A peine s'était-il écoulé quelques secondes, que M. D*** et le chevalier se trouvaient être les seuls que la peur n'eût pas poussés par les épaules hors de l'appartement occupé par la morte.

Les deux amis se regardèrent d'un air significatif.

Ce n'était donc pas une illusion; car il eût été absurde de prétendre que, sans s'être donné le mot, soixante à quatre-vingts personnes eussent cru voir la même chose, et eussent été les jouets d'une même hallucination? Mais, s'ils avaient réellement et très-positivement vu cela, que dire, que penser d'un phénomène si extraordinaire? cela était au moins bien étrange.

M. D***, irrésolu, cherchant une interprétation naturelle à un fait qui l'était si peu en apparence, semblait cloué au parquet et décidé à ne quitter la place qu'après avoir trouvé une solution satisfaisante, une solution raisonnable.

Le chevalier le prit par le bras et l'arracha à son immobilité de statue.

— Sortons, lui dit-il; je connais la première femme de chambre de la princesse; elle nous fera passer derrière le lit : nous pourrons examiner de près ce prodige.

M. D*** ne fit pas d'objection et se laissa entraîner.

Ils sortirent tous les deux fort émus, et sans essayer de se cacher l'un à l'autre leurs trouble réciproque.

Ils firent le tour de l'appartement, et, grâce à la femme de chambre de M^{lle} de

Sens, ils purent entrer dans un cabinet dont la petite porte dérobée donnait dans l'alcôve de la princesse.

Les alcôves, à cette époque, étaient immenses et formaient presque une pièce à part dans la chambre à coucher; elles étaient soutenues par des colonnes et enfermées dans des balustrades à hauteur d'appui, comme il s'en rencontre encore, à l'heure qu'il est, au Louvre et à Versailles.

M. D*** et le chevalier s'avancèrent vers la porte qui communiquait du cabinet au lit de la princesse, honteux de l'insurmontable saisissement que leur avait fait éprouver cette inoffensive et très-peu redoutable M^{lle} de Sens en portant son mouchoir à sa figure. C'étaient des gens de cœur, après tout, auxquels d'ordinaire la mort ne faisait pas peur, et qui se fussent reproché toute leur vie de n'avoir point combattu une faiblesse assez peu avouable pour des gentilshommes. Coûte que coûte, ils se devaient d'approfondir ce mystère, leur audace fût-elle destinée à avoir le même châtement que la témérité sacrilège de don Juan.

Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans tout cela, c'est que les femmes de la princesse, qui étaient plus à même que personne de remarquer ce prodige, semblaient ou ne l'avoir pas vu ou s'en peu soucier. Du reste, comme elles se tenaient dans le cabinet les unes, les autres dans la profondeur de l'alcôve, elles avaient pu constater la désertion subite de la foule des curieux sans en connaître le sujet.

Le hasard de la marche voulut que le chevalier pénétrât le premier derrière le lit de parade, du côté de ce fameux bras, si preste à se mettre en mouvement.

Il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour percer ce mystère, et, malgré le respect dû aux restes inanimés de la princesse, il faillit partir d'un grand éclat de rire.

M. D***, intrigué de ce changement subit de physionomie, et ne sachant à quoi attribuer le rire qu'il surprenait sur la lèvre moqueuse de son ami, avança vivement la tête dans l'entrebâillement de la porte, et fut à même dès lors de s'édifier sur la cause d'une hilarité aussi intempestive.

Voici le secret de ce prétendu prodige, qui, le soir même, courait la ville, comme le fait le plus avéré, le plus authentique, le

moins suspect, plus de soixante personnes en ayant été les témoins :

La princesse morte avait subi au bas de la joue une opération qui n'avait pas eu le temps de se cicatriser, et pour épargner autant que possible au public la vue d'un épiderme encore entre ouverte, on n'avait rien trouvé de mieux que de placer, à poste fixe, derrière l'oreiller de M^{lle} de Sens, une femme de garde-robe, dont on n'apercevait que les bras gantés. Comme on avait eu le soin de cacher ceux de la princesse sous son manteau de dentelle, les bras de la chambrière paraissaient être tout naturellement les bras de son auguste maîtresse : cette fille avait reçu l'ordre d'essuyer, de minute en minute, le bas du visage de la défunte.

Il faut convenir que cette idée était assez étrange pour que, l'illusion aidant, on se crût en droit de crier au prodige.

Et à quoi a-t-il tenu que cette singulière aventure, racontée par tant de personnes dignes de foi, toutes s'accordant sur les moindres détails, ne passât pour un bel et bon miracle et ne fût transmise comme tel à la postérité? Sans la présence d'esprit de M. D*** et du chevalier ***, c'était là un de ces faits de notoriété publique, qui, tout en dépitant la raison, ont une autorité contre laquelle elle se gendarmait en vain. Et que d'histoires, de légendes, de ballades, de récits merveilleux n'ont pas d'autre origine!

Il n'entre pas, qu'on le sache bien, dans les desseins de Dieu de bouleverser à tout instant, ainsi que se le figure notre pauvre imagination, les lois de la nature; ce serait lui supposer, autrement, toute notre frivolité et toute notre inconstance. Mais le merveilleux, qui nous effraye, nous sourit singulièrement à cause de cela même, et nous ne demandons pas mieux d'en voir partout. Quand l'homme cessera-t-il donc d'être un grand enfant qu'on tient en haleine avec des contes à dormir debout? Veuillez le ciel qu'il change! mais il y a bien longtemps déjà qu'il en est ainsi.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

L'ANSE DU PANIER.

Parmi mes amis, j'en ai un très-riche.
Je n'en suis pas pour cela plus fier avec

lui ni avec les autres, qui, pour la plupart, ne le sont pas (riches s'entend).

Ce qui ne laisse pas que d'être assez rare en ce temps-ci, mon ami mange ses revenus. Je le soupçonne même, dans ses moments de distraction et d'enthousiasme politique, de manger quelques petites choses au delà de ses rentes.

Tout se fait grandement chez lui, surtout ce petit vol domestique toléré par la loi et encouragé par les besoins de la caisse d'épargne, et qu'on nomme *l'anse du panier*.

Il a éprouvé dernièrement le besoin d'apporter des réformes dans ce genre de danse, qui finissait par prendre des proportions bien autrement indécentes que les plus licencieux exercices chorégraphiques du Château-Rouge et autres.

Mon ami manda donc à sa barre son chef de cuisine, gaillard un peu bien vêtu le dimanche, je vous prie de le croire, et dont les habits sont doublés de soie et de pas mal de livrets de la caisse d'épargne. Il lui tint à peu près ce langage :

— Joseph, parlez-moi franchement, la main sur la conscience et hors de mon sac : combien vous rapportent, bon an, mal an, les carottes que vous me tirez sur celles que vous achetez pour les besoins de ma table?

Joseph de se récrier et de protester contre une pareille supposition. Mon ami d'insister avec un ton doux et paternel. Il le rassura même sur les conséquences de l'aveu qu'il exigeait.

— Ce n'est pas, lui dit-il, que je veuille le moins du monde vous faire restituer ce bien que vous avez acquis à l'ombre de mon insouciance; mais je m'aperçois que je dépasse les bornes de mes revenus, je veux tout simplement régler mes dépenses. Et, pour preuve, tenez, je vous donnerais les carottes à forfait, à raison de 1,200 fr. par an; mais à la condition que vous ne m'en tirerez plus une seule. Cela vous va-t-il?

Joseph accepta le traité; mais uniquement à titre d'encouragement et comme gratification pour ses talents culinaires, et en protestant toujours de sa scrupuleuse probité.

Mon ami, depuis lors, eut occasion de donner beaucoup de diners, je ne me rappelle plus à propos de quelles circonstances politiques.

L'autre matin, Joseph se présenta de nouveau à la barre de son maître. Il était en costume de voyage et portait un paquet sous le bras. Il venait exercer le droit de pétition cette fois. Il adressa donc à mon ami le discours suivant :

— Monsieur, je ne sais pas, en vérité, où j'avais la tête l'autre jour quand j'ai accepté l'offre que vous me fîtes. J'avais évidemment la cervelle à l'envers, et je songeais sans doute à celles qui mijotaient sur le feu pour votre dîner. Je ne puis plus continuer le forfait que vous m'avez proposé, ce serait en commettre un.

— Trouvez-vous, Joseph, que je vous ai trop donné? interrompit mon ami d'une façon polie.

— Au contraire, monsieur, car je me suis aperçu, tout compte fait, que j'y ai été du mien pendant ce dernier mois : j'ai perdu plus de 100 francs, et les temps sont si durs que cela ne peut pas durer. Je vous donne ma démission, et vais chercher fortune ailleurs.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE ITALIEN. — Réouverture.

Le Théâtre-Italien a retrouvé ce monde élégant, cette société d'élite, ce public dilettante qui ont fait jusqu'à présent sa prospérité. La soirée de réouverture a été des plus splendides. Il y avait une très-belle chambrée et une profusion de riches toilettes. Cette année les Bouffes seront plus que jamais le rendez-vous du monde aristocratique.

La saison a été brillamment inaugurée par *I Capuletti*, l'une des plus belles partitions de Bellini et l'un des premiers ouvrages de ce compositeur. C'est de la musique savante, d'un style large et sévère; le dernier acte est un modèle de passion dramatique.

Deux rôles dominant dans la partition, Romeo et Juliette. Majeski et Flavio n'ont pu donner la mesure de leur talent dans les personnages de Capello et de Tebaldo qu'ils ont d'ailleurs bien interprétés.

M^{me} Persiani a dit le rôle de Juliette comme nous lui avons entendu chanter le rôle de Lucie, avec une expression touchante et une grande audace de vocalisation. Elle a été saluée à son entrée par les applaudissements du public qui ont à plusieurs reprises recommencé pendant la pièce.

M^{lle} Angri, qui débutait dans le rôle de Romeo, a justifié la réputation qui l'a précédée à Paris. M^{lle} Angri possède une fort belle voix de contr'alto, puissante et douce dans les notes basses, éclatante dans les cordes élevées, pleine de souplesse, et que la cantatrice sait diriger avec beaucoup d'art et de goût. Cette cantatrice a été passionnée, dramatique; elle a été sublime tragédienne au quatrième acte, et quand elle a dit l'air solennel et mélancolique *E questo il loco*, elle a électrisé l'assemblée.

Cette brillante soirée a commencé avec éclat la nouvelle campagne du Théâtre-Italien.

A ce Numéro est jointe la planche 2474.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CRÈME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

GOWLAND'S LOTION, FOR THE COMPLEXION. GUERLAIN, rue de la Paix, 11. Préparation anglaise pour blanchir et rafraîchir la peau, et enlever les taches de rousseur. Ce précieux Cosmétique, généralement adopté depuis long-temps par les dames anglaises, jouit maintenant, à Paris, d'une réputation et d'un succès bien établis par toutes les expériences qui en ont été faites dès son importation en France par GUERLAIN. C'est en effet le seul agent efficace contre les efflorescences et éruptions cutanées, contre le hâle, le tiquetage de la peau, les taches de rousseur, etc., etc.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.